

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CCCXLII. M. Belford, à M. Lovelace.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1860

si je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, je n'en suis pas moins instruit de votre mérite. J'apprens que vous employez vos bons offices dans la Famille de Miss Clarisse Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuse & de la plus digne de toutes les femmes. Quelque générosité qu'il y ait dans cette entreprise, nous n'avons que trop de sujet de craindre ici, que vos soins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui sont admis à la familiarité de Miss Harlove sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours: & si vous souhaitez de la voir avant sa mort, il ne vous reste point de tems à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurois fait plutôt, si je n'avois espéré, de jour en jour, qu'elle apprendroit quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai honneur, Monsieur, d'être, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXLII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi 5 Septembre, à 7 heures du soir.

Le Colonel Morden est arrivé cet après midi, à cinq heures précises. Il étoit à cheval, suivi de deux Laquais. Aiant trouvé

trouvé Smith & sa femme, qui paroissoient tous deux fort affligés, il leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment se portoit Miss Harlove. Elle n'est pas morte, a répondu tristement Madame Smith; mais je ne crois pas sa dernière heure éloignée. Bon Dieu! s'est-il écrié, en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir? Mon nom est Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites lui savoir que je suis ici. Qui est avec elle? Sa Garde, lui a dit Madame Smith; & Madame Lovick, une Dame Veuve, qui prend d'elle autant de soin que si c'étoit sa mere; (Elle n'en prendroit aucun, a-t'il interrompu, si elle n'en prenoit pas davantage); avec un Gentilhomme, nommé M. Belford, qui lui rend tous les offices d'un bon ami. Si M. Belford est avec elle, a-t'il repris, je puis monter sans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford, que je lui demande d'abord un moment d'entretien.

Madame Smith est venue m'avertir dans l'antichambre, où je venois d'achever la dernière lettre que tu as reçue de moi. Je me suis empressé d'aller au devant du Colonel, qui est réellement un homme de très-bonne mine, & qui m'a reçu avec beaucoup de politesse. Après les premiers complimens;



plimens; Miss Harlove, m'a-t'il dit, vous a plus d'obligation qu'à ses plus proches Parens. Pour moi, je me suis efforcé en vain de toucher en sa faveur des cœurs de marbre; & ne me figurant point que cette chere Personne fût si mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois au premier moment de mon arrivée; & comme je n'y aurois pas manqué, si j'avois connu sa situation & les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, Monsieur, ne reste-t'il pas d'espérance?

J'ai répondu que les Médecins l'avoient quittée, avec la triste déclaration qu'il n'en restoit plus.

N'a-t'elle manqué de rien? a-t'il demandé. Son Médecin est-il un homme éclairé? Je fais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités & toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourroit lui refuser ses adorations? s'est écriée Madame Smith, en pleurant à chaudes larmes. C'est la plus aimable de toutes les femmes.

Tel est le témoignage, a dit le Colonel, que tout le monde lui rend. Bon Dieu! comment votre cruel ami...

Et comment ses cruels Parens... ai-je interrompu. L'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

J'ai

J'ai pris soin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour sa guérison. Il étoit fort impatient de la voir. Il l'avoit laissée, m'a-t'il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettoit alors d'être quelque jour une des plus belles femmes d'Angleterre. Je l'ai assuré qu'elle avoit pleinement répondu à cette espérance; que peu de mois auparavant, peut-être étoit-elle la plus belle femme de l'Europe; & que sa maigreur même ne lui avoit pas fait perdre cet avantage, parce que ses traits étoient si réguliers, ses proportions si parfaites, & ses graces si supérieures, que n'eût-elle que la peau & les os, elle seroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith, étant montée à notre priere, nous est venue dire qu'elle paroissoit assoupie dans son fauteuil; & que Madame Lovick & sa Garde, qui étoient avec elle, croioient lui devoir laisser prendre un peu de repos. Le Colonel a demandé, si, sans la troubler, il ne pouvoit pas la voir dans cet état; pour satisfaire son impatience, & la considérer avec plus de liberté. Le dos de son fauteuil étoit tourné vers la porte. Ainsi nous avons cru qu'il pouvoit entrer sans bruit, avec la précaution de se retirer de même, au moindre mouvement qu'il lui verroit faire; dans la crainte que sa présence

ne



ne fit tout d'un coup trop d'impression sur elle. Madame Smith, marchant devant nous, a fait signe aux deux autres femmes de ne pas se remuer; & nous nous sommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante attitude; en robe de satin blanc; la tête appuyée sur le sein de Madame Lovick, qui étoit sur une autre chaise auprès d'elle; le bras gauche passé sur son cou, comme pour se soutenir, car cette femme lui aiant tenu lieu de mere, elle aime une situation qui l'aide à se croire dans les bras maternels. Une de ses joues touchant au sein de Madame Lovick, la chaleur qu'elle en tiroit, joint à celle de sa propre haleine, y avoit repandu une rougeur charmante, qui en ranimoit un peu la blancheur. L'autre étoit plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains aussi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu étoit plus transparent que je ne l'avois jamais vû, pendoient languissamment, l'une devant elle, l'autre serrée dans la main droite de l'obligeante Veuve, dont les larmes mouilloient le visage qui étoit appuyé sur son sein; soit qu'elle en versât sans les sentir, ou qu'elle craignit d'éveiller sa chere fille en changeant de posture pour les essuier.

Son



Son aspect d'ailleurs étoit calme & serein : & quoique par intervalles on la vît un peu tressaillir, son sommeil paroissoit aisé. A la vérité, sa respiration étoit courte & fréquente, mais assez libre, & ne ressembloit pas à celle d'une personne mourante.

Telle étoit sa situation lorsque nous nous sommes avancés vis-à-vis d'elle. Le Colonel, ne pouvant retenir ses soupirs, s'est mis à la regarder, les deux bras pliés sur sa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui assez longtems de ce triste spectacle, & je n'étois pas moins ému en le partageant avec lui. Enfin, un petit mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à retirer son haleine, nous a portés à nous retirer derrière un Paravent qui cachoit sa maison ; c'est le nom qu'elle donne à son cercueil. Il est placé, comme je vous l'ai marqué, au coin d'une fenêtre ; & dans les premiers momens que j'avois passés avec M. Morden, le sentiment de notre douleur commune m'avoit fait oublier de le prévenir sur ce qu'on ne pouvoit gueres dérober à sa vûe.

En passant dans ce lieu, il a tiré son mouchoir ; & comme noyé dans sa tristesse, il n'a pû prononcer un seul mot. Mais après avoir jetté les yeux derrière le Paravent, il
a bien-



bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé aussi-tôt le tapis dont il étoit couvert; & reculant d'horreur, juste Ciel! a-t'il dit, qu'aperçois-je! Madame Smith étoit près de lui: pourquoi souffre-t'on, a-t'il repris avec beaucoup de chaleur, que ma cousine ait près d'elle un objet si capable de nourrir ses tristes réflexions? Hélas! Monsieur, a répondu cette bonne femme, qui oseroit combattre ici ses volontés? Nous sommes tous étrangers autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des plaintes de cette noire imagination.

Je me suis approché de lui, après avoir observé qu'elle n'étoit point encore sortie de son assoupissement. Je devois, lui ai-je dit, vous prévenir sur ce spectacle. J'étois ici lorsque le cercueil est venu, & de ma vie je n'ai ressenti tant d'émotion. Mais elle n'avoit personne de ses parens; elle n'espéroit d'en voir aucun; & dans la certitude de ne pas survivre longtems, elle vouloit, m'a-t'elle dit, laisser aussi peu d'embarras qu'il lui étoit possible à son Exécuteur. Ce qui est revoltant pour tout le monde ne l'est pas pour elle.

Je n'avois pas achevé de parler, qu'elle s'est reveillée, en poussant un profond soupir. Le Colonel s'est avancé plus loin derrière
le

le Paravent, afin de ne pas la surprendre tout d'un coup par sa présence.

Où suis-je? a-t'elle dit, en ouvrant les yeux. Que je suis assoupie! Ai-je dormi longtems? Ne sortez pas, Monsieur, (car je me retirois). Je m'appesantis extrêmement, & je suppose que cette disposition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu se lever: mais sa foiblesse l'a forcée de demeurer assise & d'appuyer sa tête sur le dos de son fauteuil. Ensuite, après quelques momens de silence; je crois, mes chers amis, nous a-t'elle dit à tous, que vos soins obligeans finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me sens point rafraichie. L'extrémité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les sens plus. Il est tems de faire partir mes lettres.

Je lui ai offert de les envoyer par un Exprès. Elle m'a répondu, qu'elles n'arriveroient que trop tôt par les voies ordinaires. Je lui ai dit, que ce n'étoit pas jour de poste. Est-il encore Mercredi? a-t'elle repris. Je ne fais plus comment le tems va: mais la marche est bien ennuyeuse. Je crois qu'il faudroit penser à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embarras. N'est-ce pas, Madame Lovick? Et se tournant vers moi; il me semble, Monsieur,

T. VI. P. II. N n fleur,

sieur, que je n'ai rien oublié. Ne me rappellerez-vous rien, qui puisse servir à rendre votre office plus aisé?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, Madame, que vous ne seriez pas fâchée de le voir.

Elle m'a répondu qu'elle étoit trop foible pour recevoir sa visite; que s'il se présentoit néanmoins, elle le verroit sans doute, ne fût-ce que pour le remercier de ses dernières faveurs & de ses obligeantes intentions. Elle m'a demandé s'il avoit envoyé.

Je fais, Madame, qu'il seroit déjà ici, s'il n'avoit appréhendé de vous surprendre.

Rien, rien, Monsieur, n'est capable de me surprendre à présent; excepté la visite de ma mere, qu'un reste de bonté ameneroit pour m'accorder ses dernières bénédictions. Que cette surprise auroit de douceur pour moi! Mais savez-vous si M. Morden est venu à Londres exprès pour me voir?

Oui, Madame. J'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, de l'extrémité où vous êtes.

Quelle bonté, Monsieur! Vous m'accablez de bienfaits. Mais je crains d'avoir quelque peine à le voir, parce qu'il ne me verra pas lui-même sans en ressentir beaucoup.

coup. S'il vient, comment lui cacher le cercueil? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche. Peut-être, en m'appuyant sur le bras de Madame Lovick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour se lever: mais elle est retombée sur son fauteuil. Le Colonel étoit dans la plus vive agitation derrière le Paravent. Il s'est avancé deux fois, sans être aperçu de sa cousine; mais la crainte de lui causer trop de surprise l'obligeoit aussitôt de se retirer. J'ai marché vers lui, pour favoriser sa retraite. Partez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Serait-ce M. Morden qui vous fait appeller? J'ai répondu, que j'étois trompé si ce n'étoit lui. Elle a dit aux deux femmes: poussez le Paravent, aussi proche qu'il se peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu sur moi, pour recevoir ce cher cousin; car il m'aimoit autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie quelques gouttes, dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette entre-vûe. Ce sera vraisemblablement le dernier acte de ma vie. Le Colonel, qui entendoit jusqu'au moindre mot, s'est fait annoncer par son nom: & moi, feignant d'al-



ler au-devant de lui, je l'ai introduit sans affectation.

Il a ferré l'Ange entre ses bras, en fléchissant un genou à ses pieds: car, s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile, pour se lever. Excusez, cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez si je ne puis me tenir debout.... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois; mais je suis ravie que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Ma chere, mon aimable cousine! a-t'il répondu d'un ton passionné; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si longtems à vous voir: mais j'étois fort éloigné de vous croire si mal; & tous vos amis ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croioient...

S'ils le croioient, a-t'elle répété en l'interrompant, peut-être aurois-je reçu plus de marques de leur compassion. Mais de grace, Monsieur, comment les avez-vous laissés? Etes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, de ne pas retarder la paix. Tous les différends d'une famille si chere augmentent mes fautes puisqu'elles en sont la première cause.

J'espérois, a-t'il repris, de recevoir bientôt d'eux quelque heureuse explication en
votre

vosre faveur, lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la Terre de vosre Grand-pere. J'ai à vous remettre les sommes qui vous sont dues, & que vosre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne soiez exposée à quelque besoin. C'est un gage si formel de la réconciliation qui s'approche, que j'ose répondre de l'avenir si...

Ah! Monsieur, a-t'elle interrompû, obligée de s'arrêter par intervalles, je souhaite que cette démarche ne soit pas plutôt une marque qu'ils ne voudroient plus rien avoir de commun avec moi, si le Ciel me condamnoit à vivre plus longtems. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aspirer à l'indépendance. Toutes mes actions en rendent témoignage. Mais que servent à présent ces réflexions? Ce que je vous demande uniquement, Monsieur, c'est que de concert avec M. Belford, à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuster toutes ces affaires suivant mes dernières dispositions, que je laisse par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'est, au fond, la nécessité plus qu'un choix libre, qui m'a fait penser à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bon-



heur de vous voir plutôt, où de savoir que vous conservez un peu d'amitié pour moi, il ne me seroit pas entré dans l'esprit de recourir à la générosité d'un Etranger. Mais, quoiqu'ami de M. Lovelace, il est homme d'honneur, & plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Contribuez-y vous-même, mon cher cousin; & souvenez vous que tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à vanger des injures que je pardonne, lorsqu'il me reste des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées & mes raisons, & j'en espère l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t'il répliqué, en s'essuïant les yeux. Il est pénétré du repentir de sa basse ingratitude, & disposé à toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Il reconnoît ses injustices & votre mérite. S'il avoit balancé à s'expliquer, je n'aurois pû demeurer dans l'inaction, quoique vous aiez des parens plus proches que moi. Votre grand-pere, ma chere cousine, ne vous a-t'il pas confié à mes soins? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur? Mais puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, & vous

& vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de graces, Monsieur, que de graces j'ai à vous rendre! Tout est au point que je demandois à la bonté du Ciel. Mais je me sens très-foible. Je suis fâchée de ne pouvoir soutenir plus longtems. . . . Sa foiblesse ne lui permettant point d'achever, elle a panché la tête sur le sein de Madame Lovick. Nous sommes sortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vint nous avertir chez un Traiteur voisin, s'il arrivoit quelque changement.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous nous sommes fait préparer un repas fort simple; & pendant qu'on se disposoit à nous servir, vous pouvez juger du sujet de notre entretien. Nous avons passé nous-mêmes chez le Médecin, pour le prier de lui faire encore une visite, & de nous en rendre compte à son retour. Il ne s'est pas arrêté cinq minutes avec elle; & nous aiant rejoints, il nous a dit qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, & qu'elle fouhaitoit de voir immédiatement le Colonel. On commençoit à servir notre petit dîner; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir sur le champ. Je n'ai pû toucher à rien; & m'étant fait donner une



plume & de l'encre, pour satisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de se passer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorsque votre dernier Courrier est arrivé, il ne m'a pas été possible de fortir pour écrire, ni d'en trouver l'occasion jusqu'à ce moment. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec une réponse de bouche, qui consistoit, comme il vous l'a rendue sans doute, à vous dire, que le Colonel étoit chez Smith, & que sa cousine s'affoiblissoit à vûe d'œil.

M. Morden est lui-même fort indisposé: cependant, il m'a déclaré, qu'il ne s'éloigneroit pas d'elle, tandis qu'il la verra dans une situation si douteuse; & que son dessein est de passer la nuit sur une chaise, dans son antichambre.

(Les lettres suivantes sont des avis que M. Belford envoie d'heure en heure, à M. Lovelace, par une suite continuelle de Courriers. Il lui peint tous les degrés par lesquels Miss Clarisse paroît avancer vers la mort, ses sentimens, ses expressions, & jusqu'à ses moindres mouvemens pendant la nuit & la matinée du jour suivant. Ce sont autant de billets, dont voici quelques exemples.

Mer-

Mercrèdi 6, à 8 heures du matin.

Elle a donné ses ordres, avec beaucoup de présence d'esprit, sur la manière dont elle doit être placée dans son cercueil, aussi-tôt que son corps sera tout à fait refroidi.

A 9 heures du matin.

Le Colonel m'a dit qu'il avoit dépêché un de ses gens au Château d'Harlove, pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des débats, au sujet de la réconciliation; parce qu'il y a beaucoup d'apparence que sa chère Cousine ne sera plus au monde, lorsque les délibérations seront finies.

Il est au désespoir, dit-il, d'être revenu en Angleterre, ou de n'être pas revenu plutôt. S'il perd sa Cousine, sa résolution est de retourner en Italie, pour s'établir à Florence, ou à Livorne.

A 10 heures du matin.

Elle a tiré de son sein un portrait de Miss Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à Madame Lovick, en la priant de le remettre sous une enveloppe, adressée à M. Hickman, & de le lui envoyer par mes mains après sa mort. Elle l'a considéré longtems, avant que de l'a-



bandonner. Aimable & tendre Amic. . .
ma Compagne. . . ma Sœur! a-t-elle dit, en
le baisant quatre fois de suite à chaque nom.

J'ai renvoié votre dernier Courrier sans ré-
ponse. Votre impatience est juste. Mais
croiez-vous que je puisse interrompre une
conversation, pour courir à ma plume;
vous écrire, vous envoyer par lambeaux
tout ce qui se présente? Quand je le pour-
rois; ne voiez-vous pas qu'en écrivant une
partie, je perdrois l'autre?

Cet événement n'est guères moins inté-
ressant pour moi, que pour vous. Si vous
êtes plus désespéré que moi, je n'en connois
qu'une raison, Lovelace: elle est au fond de
votre Cœur. Je consentirois plus volontiers
à perdre tous les amis que j'ai au monde;
sans vous excepter, qu'à la perte de cette di-
vine personne. Je ne me rappellerai jamais
ses souffrances & son mérite, sans me croire
véritablement malheureux; quoique je n'aie
rien à me reprocher sur le premier de ces
deux points. Au reste je fais moins cette re-
flexion pour la faire tomber sur vous, que
pour exprimer toute la force de ma dou-
leur; quoique votre conscience, peut-être,
vous la fasse prendre autrement.

Vo-